

François Husson

Lucie & Mathilde mènent l'enquête



Tome 1

Tapis rouge

TAPIS ROUGE

- Une enquête de Lucie & Mathilde -

le cadre

Deux sexagénaires hors du commun

L'une s'appelle Lucie, l'autre Mathilde. Amies inséparables, elles croquent la vie à pleines dents et mènent de drôles d'enquêtes d'un bout à l'autre de la France. Leur perspicacité, leur intrépidité et une franche tendance à ne jamais se satisfaire des apparences en font de redoutables détectives. Elles traquent les meurtriers ou innocentent les faux coupables lors de truculentes aventures pleines de rebondissements.

les personnages principaux

Lucie

Jeune veuve résidant à Avallon, deux fois divorcée, Lucie, malgré ces accidents de parcours, reste une fonceuse dotée d'un optimisme lucide. Son intuition, son courage et son aplomb, ainsi que sa profonde humanité, la conduisent souvent à s'intéresser à des affaires négligées par la justice. Jamais à court de ressources pour confondre un criminel ou innocenter une victime accusée à tort, Lucie est accompagnée par son amie de toujours, Mathilde. À elles deux, elles forment un tandem d'enquêtrices redouté et plein d'humour.

Mathilde

Meilleure amie et voisine de Lucie, fascinée par ce caractère hors du commun, Mathilde prend part à toutes les enquêtes et soutient Lucie quoi qu'il advienne. Esprit cartésien, pleine de bon sens, Mathilde est mariée à Jacques depuis quarante ans. Entre deux enquêtes, elle coule une vie paisible entourée de son mari, ses enfants et ses petits-enfants.

les personnages secondaires

Jacques Le mari de Mathilde

Patrice Le fils de Lucie

Gérard Un ami de Lucie

Les bridgeuses Josette et Michelle

Chapitre 1

Des aires qui donnent des ailes

- samedi -

Quoi de plus agréable qu'un bon fauteuil de jardin, se dit Lucie en s'asseyant. Elle adorait ce fauteuil d'osier, idéalement placé à l'ombre d'un camélia centenaire. Une assise confortable, des bras accueillants et un dossier tout en rondeur, dont l'inclinaison idéale invitait à l'abandon et permettait de s'en extraire sans effort. Elle l'aurait bien voulu pour chez elle, ce fauteuil... Mais non, tout compte fait, il était parfaitement à sa place dans le jardin de Mathilde et Jacques. Mes meilleurs amis sont en plus mes voisins, on peut dire que ce sont des amis proches, pensa-t-elle, ravie de son astuce et heureuse de profiter avec eux de ce bel après-midi tiède de fin de printemps.

Depuis près de trois ans, Lucie habitait Avallon, une petite ville tranquille du Morvan, qu'elle avait su s'approprier avec tact. Mathilde et Jacques avaient tout de suite adopté cette Ex-Parisienne qui savait s'intéresser aux gens, et leur amitié avait embelli dans le creuset du temps qui passe. Tous trois partageaient le goût des cocktails de fruits étranges, des recettes de cuisine étonnantes et des

discussions les plus diverses, du moment qu'on s'y passionnait et qu'on s'y contredisait. Depuis longtemps maintenant, Lucie se rendait chaque samedi chez ses amis, avec la ferveur d'une dévote pour sa chapelle, afin de s'adonner au rituel du farniente, un art qu'ils pratiquaient dans le jardin ou devant la cheminée du salon, selon les saisons.

Située en bordure de la ville, la maison de Jacques et Mathilde était une grande meulière rénovée et fonctionnelle. Dotée de tous les attributs de confort et de sécurité que pouvait souhaiter un couple retraité de la fonction publique, elle était surtout très bien aménagée pour recevoir et résister à l'invasion de leurs nombreux enfants et petits-enfants. Son grand jardin était le terrain de jeu et la fierté de Jacques, qui y faisait pousser fleurs, fruits et légumes avec un sérieux et une technicité d'autodidacte. Ce qui ne l'empêchait pas de connaître de cuisants échecs, qu'il ne comprenait jamais. Avec une mauvaise foi presque ingénue, il en imputait la responsabilité au dérèglement climatique, aux défauts génétiques des graines et même, c'était arrivé, à la qualité de l'air ambiant.

- Je te donnerai quelques tomates, elles sont énormes, comme ça, tu ne pourras pas dire

à Mathilde que je ne pense qu'à moi, dit Jacques avec un sourire ironique. Lucie imita gentiment son rictus.

- Des tomates ? Comme celles de la dernière fois ? La variété magique ?

Jacques se renfrogna, revivant le souvenir mortifiant d'une rangée de tomates qui n'avaient jamais voulu mûrir, et se concentra sur son journal avec un intérêt décuplé. Ces continuelles passes d'armes maintenaient l'essentiel de leurs rapports dans une rivalité amusée. Les deux adversaires s'estimaient, mais ne cédaient jamais un pouce de terrain dès qu'il s'agissait d'avoir le dernier mot. Se rencognant dans son fauteuil, Lucie observa Mathilde qui s'affairait dans la cuisine, regrettant que son amie n'ait pu assister à cette petite joute qui avait tourné à son avantage.

- J'arrive, je me dépêche, c'est prêt dans une minute, cria Mathilde par la fenêtre ouverte. Lucie adorait Mathilde, qui le lui rendait bien. Les deux complices formaient une paire redoutable qui écumait les clubs de bridge locaux, sillonnait les brocantes et les marchés, sans jamais négliger les petits restaurants éparpillés alentour. « Bref, on croque la vie », se félicita Lucie...

Lucie avait récemment – et discrètement –

fêté ses soixante-quatre ans et trouvait que la vie était loin d'être cruelle, après tout. Son veuvage entraînait dans sa troisième année et la faisait moins souffrir, mis à part les rares soirs où la nostalgie prenait une revanche sur son appétit de vivre. Son premier mari, dont elle avait divorcé assez jeune, avait cessé peu à peu de vouloir la reconforter à tout prix, et son fils se faisait rare. Elle se sentait libre, bien entourée et relativement en forme. Une petite bouffée d'allégresse surgit tout à trac, au milieu des odeurs de lilas. Bonheur, bonheur...

Un tintement de bouteilles et de verres tira Lucie de sa rêverie. Mathilde sortit de la maison, chargée d'un plateau bien encombré, et s'engagea dans la descente des trois marches de son perron. Lucie, se tournant vers elle, vit alors son pied rater une marche. Pendant une seconde, tout parut suspendu, le temps, le souffle de Lucie, Mathilde à son plateau, et le plateau à ses verres. Tombera, tombera pas ? Par chance, ou plutôt grâce à un réflexe salutaire qui la propulsa en avant, Mathilde parvint à retrouver son équilibre sur la dernière marche. Elle maintint son chargement à l'horizontale au prix d'une accélération qui l'entraîna dans une rapide

course forcée en direction de Lucie, à courtes foulées vaguement contrôlées. Freinant juste avant la collision, elle fit alors subir au plateau et à ses passagers une rotation à angle droit suivie d'un atterrissage d'urgence sur la table de jardin, sans bris de verre ni torsion de membres.

- Merci, on avait soif, mais ce n'était pas si pressé, commenta Lucie en souriant, soulagée.

- Pourtant, je les connais par cœur, ces trois marches, pesta Mathilde, vexée. Elle se mit à essuyer le plateau, qu'elle fixa longtemps avec un regard aussi ahuri que soupçonneux. Jacques, qui n'avait même pas réagi à la cascade de son épouse, sortit le nez de son journal.

- Tiens, il y en a qui n'ont pas ta chance... ou ton adresse.

Lucie et Mathilde dressèrent l'oreille ; Jacques se mit à lire de sa belle voix de baryton : « Accident tragique à Boisseval. Les Accidents de la Vie Courante font une nouvelle victime. Mme de Vocker, âgée de soixante-dix-neuf ans, est décédée jeudi soir dernier, après avoir chuté dans l'escalier de sa propriété. C'est Mme Chabal, son aide-ménagère, qui l'a découverte au matin. Mme de Vocker,

qui vivait seule et était en bonne santé, a vraisemblablement glissé sur un tapis, posé en haut des marches de l'escalier. Selon les premières constatations, la victime serait morte sur le coup. Bien connue et appréciée de nos concitoyens, Mme de Vocker était installée depuis trente ans dans notre région. Veuve depuis plusieurs années, elle avait beaucoup œuvré pour la vie associative locale, en accueillant régulièrement dans le parc de sa propriété des manifestations culturelles et gastronomiques. Les obsèques auront lieu à la chapelle de Boisseval, le mercredi 9 juin prochain. La rédaction de *L'Yonne républicaine* s'associe au chagrin de ses proches...

- Quelle tristesse, se lamenta Mathilde.

- Oui, la pauvre. C'est trop stupide de mourir ainsi, dit Lucie.

- Ce n'est pas chez elle que travaille « ton » Gérard ?

- Mathilde... Ce n'est pas mon Gérard...

- Si. Ton Gérard. Ton Gérard et ses magnifiques légumes...

- En attendant, c'est à Mme de Vocker que je pense, la pauvre.

- N'empêche, à cet âge, rester seule chez elle, ce n'est pas prudent. Tu vois Jacques, c'est ce que je te dis toujours, si un jour je faiblis, je

ne restera pas ici.

Jacques se replongea dans le journal en marmonnant.

- Ça y est, ça recommence...

- Ça veut dire quoi « à cet âge », lança Lucie à son amie. On ne part pas automatiquement en maison à soixante-dix ans...

- Non, mais tout de même, il faut connaître ses limites, tu ne penses pas ?

- Si, bien sûr, mais je connais des gens de quatre-vingts ans qui sont encore gaillards...

- Et moi des quinquagénaires en chaise roulante, tout cela ne veut rien dire. C'est un accident et les accidents, c'est toujours bête, éluda Mathilde, qui sentait une probable coalition Jacques-Lucie en formation.

- Là-dessus, je te suis, mais ce n'est pas une raison pour penser comme tout le monde et vouloir imposer aux personnes vieillissantes d'aller en maison de retraite à la moindre alerte.

- Eh, mais je n'ai pas dit ça !

Jacques soupira et coupa court à la pseudo-dispute.

- Bon, et si on buvait un peu de ce jus de je-ne-sais-quoi, s'il en reste ?

Les deux amies s'arrêtèrent de suite et se sourirent. Mathilde tendit son verre à Jacques

avec cérémonie.

- Airelles et groseilles, avec plein de vitamines...

- Idéal pour franchir un perron sans encombre, rigola Lucie.

- C'est malin...

Lucie but une gorgée de jus de fruits. C'était un délice, comme tout ce que préparait Mathilde. Après un court moment de silence, Lucie dit tout bas, comme pour elle-même :

- Tout de même, installer un tapis en haut de l'escalier, quelle drôle d'idée...

Chapitre 2

Le jus de carotte a la cote

- dimanche -

Le lendemain matin, Lucie marchait en poussant son vélo au bord de la route nationale, sur la longue côte menant à Vézelay. Elle sursauta lorsque la voiture de Jacques et Mathilde la doubla en klaxonnant. Lucie leur fit un signe d'une main fatiguée, et sourit lorsqu'elle croisa furtivement le regard agacé de Jacques, qui jugeait ridicule son entêtement à prendre son vélo dès qu'elle le pouvait.

- Allez, courage ! lui dit Mathilde par la fenêtre ouverte.

La douzaine de kilomètres qui séparaient Avallon de Vézelay donnait à Lucie l'occasion de faire de l'exercice, et la vue de la basilique juchée sur sa colline était un enchantement dont elle ne se lassait pas. Mathilde gardait pour elle une autre explication : Lucie avait repris son vélo depuis l'installation de Gérard au marché, et ses efforts cyclotouristiques lui donnaient un teint moins pâle, des yeux plus brillants, autant d'atouts qui ne laissaient pas Gérard insensible.

Pour le trajet du retour, Lucie profitait de la grande voiture de ses amis, qui chargeaient

son vélo et ses courses dans le coffre et la raccompagnaient chez elle. Elle évitait ainsi un long retour sous un soleil de midi plus agressif.

Installé en contrebas de la basilique, le marché était investi par une nuée grouillante et bigarrée de badauds. Ils se répartissaient inégalement autour des étals, formant des queues désordonnées et impatientes. Il y avait là des touristes chaussés pour la randonnée, souvent pèlerins d'un jour, guides et cartes à la main ; des citadins sortis en famille de leur résidence secondaire pour leur immersion hebdomadaire en milieu rural et des « locaux », tâtant les marchandises avec suspicion, comme si leurs moues pouvaient faire baisser les prix. Lucie traversa le marché en se faufilant avec adresse entre les paniers, les chariots et les landaus, attentive aux feuilles de salade tombées à terre qui promettaient des chutes humiliantes et douloureuses. Devant l'étal du volailler, elle rejoignit Mathilde et Jacques. Ils parlaient avec Josette, bridgeuse émérite, avec qui Lucie et Mathilde disputaient régulièrement des parties passionnées.

- Alors, la sportive, ça va ? lança Josette.

- Ah oui ! Je suis en pleine forme, répondit Lucie en la gratifiant d'une bise sonore sur la

joue.

- Justement, on parlait de tes autres performances, dit Mathilde. On se disait qu'on pourrait bridger la semaine prochaine. Michelle est partante, elle n'a plus ses petits-enfants.

- Vous voulez prendre votre revanche ? ironisa Lucie.

Josette se renfrogna légèrement.

- Oui, mais cette fois-ci, ce sera pour nous.

- Eh bien, pour une annonce, c'est une annonce, plaisanta Lucie.

Jacques prit un air excédé et quitta les femmes en déclarant qu'il allait chercher du pain.

- Mathilde, je cours aux légumes. Tu peux me prendre un poulet, pas trop gros ? demanda Lucie en s'éloignant.

- Bien sûr. Rapporte-moi de quoi faire une soupe. À tout à l'heure...

Lucie allongea le pas, puis ralentit en prenant sa place dans la queue. Gérard officiait. Commandant robuste d'un navire immobile, régnant sur un équipage de carottes, de salades et de courgettes, il servait les clientes impatientes avec une belle énergie et le sens du spectacle. Il en rabrouait justement une qui voulait choisir elle-même ses légumes, tâtant d'une main sévère tout ce qui se trouvait à sa

portée.

- Vous les touchez comme si c'étaient des sonnettes. Faut pas enfoncer les doigts dedans comme ça, sinon ça se gâte.

Les habituées pouffèrent discrètement. Gérard la servit rapidement et lança un appel à la ronde :

- Mesdames, allons-y, tout est bio, tout est beau. On termine tout, je ne remballe rien.

Les cagettes de Gérard se vidaient et les paniers se remplissaient à mesure. Vint enfin le tour de Lucie.

- Bonjour, Gérard, donnez-moi de quoi faire une soupe et ce que vous avez de bon pour aller avec un poulet.

- Cette semaine, j'ai sorti de belles carottes. C'est bourré de vitamines.

- Ah ! Les bonnes carottes de Boisseval... Dites, j'ai appris pour Mme de Vocker, c'est une tragédie... J'ai beaucoup pensé à vous... Vous deviez être proches ?

Gérard perdit son masque jovial et son visage s'assombrit.

- C'est horrible, je l'aimais beaucoup, cette dame. Je lui dois beaucoup. Elle m'avait confié son terrain, sans rien me demander d'autre que quelques fruits et légumes. Elle était adorable... Vous la connaissiez ?

- Non, non, fit doucement Lucie en se rapprochant de Gérard pour lui prendre ses légumes. Excusez-moi de vous demander cela, Gérard, et dites-moi vraiment si ça vous gêne... Pourrais-je vous poser quelques questions sur elle... disons... un peu plus tard ?

Le visage de Gérard avait repris un peu de couleur. Il se troubla légèrement et bafouilla :

- Euh, oui, enfin, non ! Ça ne me dérange pas du tout... Quand ?... De toute façon, j'ai presque tout vendu. On peut se voir dans... tout à l'heure...

- À tout à l'heure, alors... dit Lucie presque à voix basse.

Elle s'éloigna et traîna un peu dans les allées, s'amusant de l'hésitation des touristes devant des poteries artisanales particulièrement hideuses. Elle décida de se faire plaisir, en achetant un drôle de chapeau cloche, très rouge, qu'elle mit aussitôt.

- On dirait une élégante des années trente, se moqua Mathilde qui arrivait dans son dos.

- Ah, tu es là. Vous pouvez m'attendre un peu ? Je dois voir Gérard.

- Je comprends mieux le beau chapeau...

- Mais non, ça n'a rien à voir... Je voudrais en apprendre plus sur Mme de Vocker.

- Ah ah ! Ça, c'est un bon prétexte pour un

petit rendez-vous, dit Mathilde, hilare.

Lucie fronça les sourcils, près de se fâcher.

- Mais arrête, cette histoire d'accident m'intrigue, c'est tout.

- Tu vas toujours chercher midi à quatorze heures. Bon, je dois aller retrouver Jacques. Il est allé boire un verre avec ses anciens collègues. Ils en ont pour des années de souvenirs...

Lucie flâna quelques minutes encore avant de remettre le cap sur l'étal de Gérard, qui finissait de remballer. Il lui proposa de s'asseoir sur une caisse de bois, puis disparut dans son camion pour ressortir avec deux verres et une bouteille contenant un liquide de couleur orange.

- Recette secrète, dit-il fièrement en remplissant un verre pour Lucie. Jus de carotte, avec un peu de céleri et quelques trucs naturels et mystérieux en plus...

Il la regarda boire, se réjouissant de la voir se régaler.

- C'est délicieux, Gérard. Très bon, ce petit goût de cerfeuil et de basilic. On pourrait rajouter un tout petit peu de potiron pour épaissir et presque oser poivrer un peu.

Gérard écarquilla les yeux devant l'expertise de Lucie, qui, fière de son petit effet, en profita

pour passer aux choses sérieuses.

- Gérard, ça ne vous paraît pas bizarre que Mme de Vocker soit tombée en pleine nuit dans son escalier ?

- Oui, peut-être... Elle était encore vaillante, mais très attentive à la sécurité de son domicile. Elle aimait bien que chaque objet soit à sa place. Sa maison était impeccable. Moi, je m'occupais de tous les petits travaux, du robinet qui fuit à l'ampoule qu'il faut changer.

- Fixer le tapis, par exemple ?

- Oui, bien sûr, d'ailleurs, il était fixé depuis belle lurette, ce tapis de malheur. Mais bon, ça me semblait normal de l'aider : après tout, j'occupe son jardin. Et puis, parce que c'était une dame charmante, tout simplement.

- Vous étiez souvent dans la maison, alors ?

- Pas tout le temps, mais j'avais les clés et je la prévenais à chaque fois que j'intervenais. Ces derniers temps, j'y étais un peu plus souvent.

- Ah bon, pourquoi ?

- J'ai eu un peu plus de bricolage à faire, c'est tout.

- Qui d'autre avait les clés de sa maison ?

- Son fils, qui venait régulièrement, et la femme de ménage...

Lucie resta pensive un instant, elle termina

son verre, puis reprit :

- Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

- Récemment, je me demandais si je n'allais pas racheter le potager et une partie du terrain pour m'agrandir. Mme de Vocker était d'accord pour vendre, elle voulait même me le donner, mais j'ai refusé... Je ne sais pas, il faudrait que je voie avec son fils ce qu'il veut faire de la propriété. Il vit dans le Sud, je pense qu'il vendra. Pour l'instant, je ne veux pas lui parler de ça. Ça me paraîtrait... comment dire... un peu indécent.

Lucie tourna la tête et vit arriver Jacques, qui la regardait les sourcils hauts en pointant son index sur sa montre, suivi de Mathilde qui faisait des gestes muets pour s'excuser de ne pas avoir pu retenir son mari. Lucie se leva et remercia Gérard.

- Gérard, je vais devoir y aller. Peut-être nous pourrions...

- Mais oui, la coupa-t-il. Si vous voulez, vous pourriez passer au potager... On pourrait... Vous pourriez voir la maison...

C'était exactement ce que Lucie avait en tête.

- Bonne idée. Quand ? Demain ?

- Oui... Non... Si ! Pas de problème, demain, je serai là.

- Alors, à demain matin.

Chapitre 3

Une reconstitution épicée

- *lundi* -

En repartant vers le parking, Lucie prit Mathilde à part.

- Dis, tu pourrais me rendre un service ?
- Bien sûr !
- Et deux services ?

Sur la route sinueuse de Boisseval, Mathilde conduisait. À ses côtés, Lucie se cramponnait à la portière, inquiète de voir son amie négocier des virages à la manière d'un pilote de rallye. Mathilde était très excitée. Elle expliqua avec fierté à son amie comment, la veille, elle avait manœuvré pour que Jacques accepte d'appeler chez lui, un dimanche, son ancien collègue, brigadier de gendarmerie et responsable de l'enquête sur la mort de Mme de Vocker.

- Déjà, je l'ai laissé gagner au Scrabble et j'ai commencé à le ramollir un peu quand j'ai placé le mot « tapis » sur un compte-triple. On a parlé, je lui ai juré que ça ne venait pas de toi.

- Tu as bien fait.

- Il a fini par accepter, mais il s'est bien fichu de moi, quand même. Tu sais ce qu'il lui a dit, à son copain ? « J'ai Miss Marple, à côté de moi, qui voudrait savoir s'il y a un coupable... » L'autre s'est gaussé, naturellement, mais il a joué le jeu et m'a donné tous les détails : la femme de ménage a trouvé la victime en bas des marches, le tapis était sur la troisième marche. La mort remonterait aux environs

d'une heure du matin, les gendarmes pensent qu'elle a dû se relever pour descendre aux toilettes, ou boire un verre d'eau...

- Et le corps, comment était-il placé ?

- Ah ça, je n'ai pas oublié de demander. En travers, sur le ventre, la tête en bas, les pieds en haut. Donc elle est bien tombée en avant. Élémentaire, ma chère Lucie.

- Attends, attends, si tu glisses sur un tapis, normalement, tu pars en avant et donc, le tapis part en arrière, non ? Ou alors tu glisses dessus, tes pieds partent en l'air, tu tombes sur le dos, et le tapis glisse vers l'avant. Pourquoi serait-il sur la troisième marche, en plus ?

- Ça dépend, si tu te prends les pieds dedans, tu l'emportes avec toi, et il peut tomber.

- Hum, peut-être...

Lucie fut soulagée de sentir que Mathilde ralentissait. Elles arrivaient enfin à destination. Boisseval est un petit hameau tranquille et isolé. Quelques rares amoureux des vieilles pierres s'y promènent parfois pour admirer son lavoir du XVI^{ème} siècle, et rien de notable ne s'y déroule, à part le quotidien de ses habitants, paysans pour la plupart. Elles se dirigèrent vers la propriété de Mme de Vocker par un chemin de terre, qui se transforma en une belle allée de gravier une fois qu'elles eurent

franchi une imposante grille de fer forgé.

Le domaine était vaste, bordé d'un côté par une forêt et, de l'autre, par un grand terrain en légère déclivité, dont la moitié était cultivée en maraîchage. Gérard remontait une allée en poussant une brouette de compost.

Il abandonna son chargement putride pour les accueillir.

- Bienvenue à Boisseval. J'aurais préféré vous faire visiter le domaine dans d'autres circonstances, et surtout vous présenter à Mme de Vocker, mais bon... Un ange passa. Gérard sembla se perdre un instant dans ses souvenirs de la vieille dame, puis il se reprit, chassant d'un geste pesant le moustique de la fatalité.

- Venez, je vais vous faire visiter. On peut commencer par la maison.

La « maison » était une bâtisse massive, haute de deux étages et recouverte de lierre. Mathilde et Lucie s'exclamèrent en découvrant l'immense cheminée qui trônait dans un séjour très haut de plafond. La résidence dégageait un charme élégant et avait conservé un style rustique qui s'accordait avec délicatesse à un mobilier plus contemporain. Quelques toiles et tapisseries anciennes étaient accrochées aux murs, encadrant un râtelier qui soutenait

plusieurs fusils de chasse.

- Les gens sur les tableaux sont de la famille des anciens propriétaires, précisa Gérard. Une vieille famille noble de la région. Les de Vocker les ont gardés quand ils sont arrivés ici. Ça amusait surtout son mari, je crois, mais Mme de Vocker répétait souvent qu'elle se sentait bien chez eux.

Lucie acquiesça distraitement à la précision, mais son regard ne pouvait se détacher de l'escalier. Elle se retenait de s'y précipiter.

- C'est là que... ? demanda-t-elle à Gérard, qui confirma d'un geste de la tête.

Lucie monta à l'étage, s'aidant au passage d'une rampe en fer forgé scellée dans le mur. Parvenue en haut des marches, elle s'agenouilla et retourna le tapis responsable de l'accident, constatant l'absence de double face. C'était une sorte de grande carpette bordée de franges en lin tressé. Lucie fronça les sourcils, soupesa le tapis, puis le repositionna en haut de l'escalier, et jeta un regard entendu à Mathilde, restée en bas. Elle recula ensuite et avança au bord des marches, simulant plusieurs départs de glissades au ralenti, pour déterminer les caractéristiques de la chute et du déplacement du tapis. Vue d'en bas, la pantomime paraissait grotesque et,

sans les récentes circonstances dramatiques, Lucie aurait pu passer pour folle. Gérard, au pied de l'escalier, la regardait d'un air intrigué et n'osait pas commenter. Mathilde, un peu gênée, décida de changer de sujet.

- Elle n'était pas trop âgée pour vivre seule ici ?

Il s'empressa de répondre :

- Non, Mme Chabal venait trois fois par semaine. Souvent elle lui cuisinait quelque chose. Sa santé était bonne, à part quelques soucis d'arthrite. Elle était très lucide sur son état et avait bien sécurisé sa maison pour y vivre le plus longtemps possible.

- Que faisait-elle de ses journées ?

- Ses activités caritatives lui prenaient pas mal de temps. Sinon, elle lisait et regardait peu la télévision. En plus, c'est quelqu'un qui marchait beaucoup ; elle m'aidait parfois au désherbage et s'occupait elle-même de ses roses.

Lucie redescendit, et Gérard proposa d'aller visiter le potager. En sortant de la maison, Lucie se rapprocha de lui et le prit par le bras.

- Pardonnez-nous notre sans-gêne Gérard, mais voilà, autant vous mettre dans la confidence...

Gérard, troublé, se méprit un peu sur ce qui

allait suivre.

- ... Je ne suis pas sûre que la mort de Mme de Vocker soit accidentelle.

Gérard se troubla encore plus.

- Comment ça, pas accidentelle, mais... Vous voulez dire que...

Mathilde intervint pour pondérer un peu les certitudes de Lucie. L'intuition de cette femme était certes proverbiale, mais les éléments factuels, cette fois-ci, semblaient quand même légers.

- Moi-même, je vous avouerais que je n'en suis pas aussi certaine que Lucie, mais quand elle a une idée dans la tête...

- Quoi ? Mais qui aurait pu ?

- Je ne sais pas, je m'interroge... Vous qui étiez là très souvent, vous n'avez rien remarqué de différent ?

- Disons que, dernièrement, j'ai eu davantage de trucs à réparer. Le four à micro-ondes qui a fait sauter les plombs – probablement une souris qui a mangé le câble –, ou des ampoules qui n'arrêtaient pas de griller. Ces choses-là, c'est un peu la loi des séries. Dans une maison, tout marche, ou alors tout se dérègle en même temps.

- Et Mme de Vocker, elle paraissait comment ?

- Toujours en forme, il y a juste un jour où elle ne trouvait plus ses médicaments. Elle s'est beaucoup énervée, mais son fils les a retrouvés sous son lit. Mme de Vocker disait que c'était impossible qu'ils soient là.

- Et son fils ? Vous le connaissiez ?

- Oui et non, on se connaît de vue. Il venait plus souvent depuis quelque temps. En général, il restait deux ou trois jours, mais rarement avec sa femme, qui ne s'entendait pas trop avec sa belle-mère. C'est un garçon gentil, il serait plutôt du genre « bon fils obéissant ».

- Vous pensez qu'il aurait pu faire tomber sa mère dans l'escalier ?

- Écoutez Lucie, là vous poussez un peu. Je veux bien croire que l'histoire puisse vous paraître curieuse, encore que vos raisons m'échappent, mais M. Dominique, c'est quelqu'un de gentil. Et, pour être franc, je trouve que vous lancez des accusations graves sans vous justifier... M. Dominique aimait sa mère, et je suis persuadé qu'il aurait été incapable de faire ça. Je l'ai vu le lendemain de la mort de Mme de Vocker ; si vous aviez vu sa tête, vous auriez compris. Vous regardez trop de séries à la télé.

Gérard avait le rose aux joues, un sentiment proche de la colère montait dans sa puissante

poitrine. Jamais il n'avait pensé avoir des mots avec Lucie. Jamais il n'avait pensé qu'elle pourrait le mettre dans cet état. Lucie sentit qu'elle avait un peu brusqué les choses et voulut se rattraper.

- Excusez-moi, je m'emballe peut-être un peu trop. Bon, et si on allait voir votre potager ?

Elle prit Gérard par le bras ; il se calma instantanément et se laissa conduire sur le perron. Mathilde prit une photo du séjour avant de les rattraper.

- Fais attention aux escaliers, Mathilde.

- Oh, ça va...

Gérard, ébahi, se tourna vers Mathilde.

- Elle est toujours comme ça ?

- Comment ça, « comme ça » ?

Gérard ne répondit pas et les conduisit dans les allées du potager. Il leur présenta son exploitation, qui utilisait le compost naturel alimenté par les détritiques de la maison. Une cuve de récupération recueillait l'eau de pluie. Il avait mis à profit la pente du terrain pour créer un ingénieux système d'irrigation avec un réseau de gaines récupérées et fendues dans leur longueur. Gérard, qui semblait avoir oublié l'interrogatoire qu'il venait de subir, s'animait de plus en plus en détaillant sa manière de travailler. Il adorait ses

légumes, et vanta l'alignement des carottes, la taille de ses courges, ou les formes de ses salades. Mathilde et Lucie, loin d'être novices en jardinage, lui posèrent mille questions pour apprendre ses petites astuces. Gérard leur révéla son projet de cultiver des fleurs comestibles, qu'il aurait livrées à certains restaurants chics de la région, avec lesquels il avait déjà pris contact. Ils arrivèrent bientôt au fond du terrain, et Mathilde vit, de l'autre côté de la route, un grand panneau de promoteur qui annonçait : « Ici bientôt, le Val de Rêve, résidence de luxe, par Di Cecco Immobilier. Bureau des ventes à Avallon ».

- Ben oui, commenta Gérard, ça construit partout, pour les riches Parisiens, les retraités, les notables d'Avallon, ce n'est pas la crise pour tout le monde, hein !

Le téléphone portable de Mathilde sonna, elle répondit, écouta, hocha la tête, raccrocha.

- Pas moyen d'être tranquille, dans ce pays, déclara-t-elle. La voiture est réquisitionnée par mon seigneur et maître. Il faut partir !

Ils se dirigèrent à regret vers la maison et prirent le temps de boire un rafraîchissement bienvenu. Gérard leur offrit un verre de sa mixture secrète. Lorsque Lucie le but, elle sentit le goût du potiron et du poivre et vit

que Gérard observait ses réactions. Elle lui fit un signe de connivence muet, tandis que Mathilde se demandait tout haut ce qu'il y avait de si bon dans ce jus. Elles remercièrent Gérard, promirent de revenir et se sanglèrent dans leur voiture avant de quitter le domaine.

Sur la route, Mathilde conduisait doucement. Les deux amies étaient silencieuses.

- Tu es sûre de toi ? lança Mathilde. Tu crois qu'elle a été poussée ?

- Non, je ne suis pas sûre, mais ça m'énerve de voir que personne ne se pose la question. On trouve une personne morte dans un escalier et comme elle est âgée, pof ! On conclut à l'accident. C'est trop facile.

- Oui, mais avoue que ça a plus de chances d'arriver, malheureusement.

- C'est exactement ce que je me dirais si j'étais un assassin...

Un silence oppressant s'installa et Mathilde, connaissant son amie, n'insista pas. Quand Lucie avait décidé de se taire, essayer de la faire parler relevait de l'impossible. Inutile de perdre du temps en vaines tentatives. Mieux valait alléger l'atmosphère et attendre le bon moment.

- En tout cas, bravo, tu as choisi un homme

de culture...

- C'est malin...

Au bout d'un moment, Lucie marmonna, comme pour elle-même.

- N'empêche qu'on a peut-être un mobile...

Puis elle se reprit, soudain joyeuse.

- Bon, demain, on sort le grand jeu.

Chapitre 4

Un thé au goût amer

- mardi -

Lucie était prête depuis longtemps lorsqu'elle entendit la voiture de Mathilde freiner devant sa maison. Une voisine en blouse et pas coiffée, qui binait son carré de laitue, eut un choc lorsque Lucie passa devant elle. Maquillée de manière prononcée, juchée sur des escarpins, elle portait une robe carmin qui n'aurait pas déparé au bal de l'ambassadeur. Sauf qu'il était neuf heures du matin en pleine Bourgogne rurale. Elle avait un collier clinquant, des bracelets brillants, et arborait un sac à main estampillé du logo d'une grande maison, un cadeau de son fils qu'elle n'avait jamais osé porter.

- On est invitées à un bal, lança Lucie en lui faisant un signe de la main. Elle entra en vitesse dans la voiture et Mathilde démarra, laissant la pauvre voisine stupéfaite.

Mathilde avait choisi un tailleur lavande, qu'elle portait sur un chemisier de satin jaune. Elle avait sorti ses créoles en or, coiffé un chapeau à voilette et peinait à embrayer avec des chaussures pointues qui la faisaient souffrir.

- Mais à quoi ça rime, ces déguisements ?

Jacques m'a fait une de ces crises de jalousie ! Et encore, je n'ai mis les bijoux qu'une fois dehors, sinon, il m'aurait fait une attaque.

- On est de riches héritières, on va s'offrir un bungalow. Tiens, c'est à gauche, là...

L'agence de vente Di Cecco était installée dans une ancienne agence immobilière d'Avallon. Avant d'entrer dans l'officine, Mathilde et Lucie chaussèrent d'énormes lunettes de soleil à monture blanche, accessoire indispensable à leurs personnages. Elles poussèrent la porte et se retrouvèrent devant une grande maquette très réaliste, où l'on voyait des maisonnettes étalées sur une colline miniature, représentant le projet Val de Rêve. Lucie reconnut le vallon qui faisait face à la maison de Mme de Vocker. Elle nota que le lotissement devait forcément empiéter sur le terrain du domaine, coupant approximativement en deux le potager de Gérard. Une partie de la forêt avait également disparu.

Elles n'eurent guère le temps de se laisser aller à un quelconque commentaire, car un jeune commercial surgit du fond de la pièce. Costume bleu électrique, cheveux courts, bottines cirées, sourire de mannequin pour brosse à dents, la panoplie était complète. Au coup d'œil évaluateur qu'il leur jeta avec

discrétion, Mathilde et Lucie surent qu'elles étaient crédibles dans leur accoutrement.

- Bonjour, Bertrand Busard, à votre service, vous souhaitiez avoir des précisions sur notre programme ?

- Oui, répondit Lucie, empruntant une voix légèrement snob. Je suis Barbara Hermann, et voici mon amie Marie-José Bacquart, comme les champagnes. Nous pensions peut-être trouver un pied-à-terre dans la région, mais nous détestons vivre dans ces vieilles maisons qui sentent le salpêtre et l'humidité. Des amis très chers nous ont parlé de M. Di Cecco et de son projet.

Mathilde regarda Lucie avec des yeux ronds, fit un signe poli et se pencha sur la maquette avec une concentration feinte, pour ne pas s'esclaffer. Le jeune loup, sentant l'odeur de l'encre qui allait servir à la signature, faisait aller et venir sensuellement sa main sur la maquette.

- Vous êtes à la bonne adresse, il ne nous reste que quelques maisons, car elles s'arrachent... Elles seront toutes construites aux normes HQE, vous recherchez une grande surface, du terrain ?

- C'est-à-dire, le coupa Lucie, nous étions venues pour voir M. Di Cecco.

Le sourire du vendeur se crispa imperceptiblement.

- M. Di Cecco est à l'extérieur, mais je suis tout à fait habilité à vous présenter nos produits. Aimez-vous nager ? Il y aura une grande piscine réservée aux seuls propriétaires, et le site sera naturellement gardienné jour et nuit pour votre sécurité.

- Oui, la piscine, pourquoi pas ? dit Lucie, jouant le jeu. Qu'en pensez-vous, Marie-Jo ?

- Oh, vous savez, avec mes vieux os, répondit Mathilde, qui grimaçait pour éviter de rire.

- Allons, allons, vous exagérez toujours, ma chère. Mais dites voir, jeune homme, votre société est basée ici ?

- Pas du tout, Madame. Ici, c'est le bureau de vente d'un de nos programmes. Mais le siège est à Monaco.

- Ah oui, Monaco... c'est rassurant. J'aime bien Monaco...

Lucie en faisait des tonnes, actionnait de petits soupirs, laissait son regard se voiler, se perdre dans les cristaux des lustres du palais princier, comme parti dans un monde de souvenirs. Monaco...

Le commercial bichait, se disant qu'il avait devant lui de parfaites cibles. Il déroula un argumentaire rodé, qu'elles écoutèrent avec

des mines blasées de clientes difficiles. Elles compulsèrent des plans et regardèrent des photos d'intérieur.

- Oui, c'est intéressant, et nos logements pourraient être prêts pour Noël ?

- Pas si tôt, la date de livraison est prévue début mai de l'année prochaine. Mais c'est à peine deux trimestres de plus.

- Ah bon ? Il y aurait un problème ? C'est fâcheux, nous serons en croisière en mai prochain.

- Écoutez, je ne devrais pas vous le dire, car nous ne sommes pas encore certains à cent pour cent, mais il y aura un gros « plus » dans le projet.

- Un gros quoi ?

- Nous allons construire un golf, juste à côté du Val de Rêve.

- Un golf, mais c'est magnifique ! Vous entendez, Marie-Jo ? Marie-Jo a un handicap du tonnerre. Son putt est réputé de la Riviera à Saint-Barth...

- Barbara, vous allez me faire rougir...

Lucie embraya, plus incisive :

- Et où le prévoyez-vous, ce golf ?

Le vendeur se tourna vers la maquette et indiqua la zone prévue qui débordait du cadre : le terrain de Mme de Vocker et le golf

pouvaient presque être superposés.

Mathilde et Lucie se regardèrent, cachant mal leur perplexité. Mais le commercial ne s'aperçut de rien. Il croyait en sa bonne étoile. Persuadé que ce dernier argument emporterait l'adhésion, il calculait déjà mentalement le montant de sa commission.

- Et pour le financement, vous souhaitiez que l'on examine les conditions ?

À ce moment, un homme surgit d'un bureau du fond, l'air soucieux et pressé. La cinquantaine athlétique, il portait un costume sombre de belle coupe. Le jeune commercial se précipita sur lui.

- Monsieur Di Cecco, je suis justement avec ces dames, qui sont amatrices de golf.

Di Cecco s'arrêta net, toisa rapidement son employé et se tourna vers nos comédiennes avec un sourire mielleux.

- Mesdames, je serais ravi de vous compter parmi les hôtes de Val de Rêve. Ce sera la plus belle de nos réalisations, avec des prestations de luxe à un prix très étudié. Pour le golf, je vois que notre Bertrand n'a pu s'empêcher de dévoiler notre petit secret.

À la manière dont il souriait au jeune homme, on aurait pu penser qu'il voulait le transpercer de dix-huit trous. Mais, en grand professionnel

du bagout, il se maîtrisa parfaitement.

- En tout cas, je vous laisse entre de bonnes mains, poursuivit-il d'une voix onctueuse. Mesdames, bonne journée.

Après un bref salut de la tête, Di Cecco quitta l'agence rapidement. Le vendeur venait tout juste de reprendre contenance, mais il la perdit aussitôt quand il vit Barbara tirer Marie-José par la manche et sortir de la pièce sans même le regarder.

- On va réfléchir, on repassera, eut tout de même le temps de lui dire Marie-José avant que la porte ne se referme.

Bertrand Busard passa la moitié de la journée à se demander quel détail lui avait fait rater sa vente, et l'autre moitié à regretter de ne pas avoir fait médecine comme son père, son frère et deux de ses cousins.

- Tout de même Lucie, enfin, Barbara, ce n'est pas très poli de s'en aller comme ça, surtout pour des dames du grand monde.

- Ouh ! Je l'aurais bien giflé, celui-là. Vite, suivons-le, il prend sa voiture.

Le promoteur se dirigeait vers une grosse berline allemande. Elles s'engouffrèrent dans la voiture de Mathilde et suivirent à distance Di Cecco, qui roulait vers le centre-ville.

- Mais tu crois quoi, Lucie, qu'il va nous conduire à l'endroit où il a caché ses aveux ?

- On improvise, je voudrais savoir ce qu'il trame. Ne le perds pas, et ne te fais pas repérer.

- Dis donc, ce matin, notre vie est un vrai film. Costumes, rôles de composition, poursuite en voiture. On va avoir l'Oscar.

Di Cecco ne roula pas longtemps. Il se gara sur la place Vauban, imité précipitamment par Mathilde, et se rendit dans le grand café du centre-ville. Mathilde et Lucie entrèrent dans l'établissement par une autre porte et virent Di Cecco qui s'asseyait auprès d'une belle femme au visage fermé. Vêtue d'un tailleur noir, elle paraissait avoir une quarantaine d'années, et ses yeux perçants ne souriaient pas. Lucie et Mathilde s'installèrent discrètement au fond de la salle et observèrent le couple sans pouvoir entendre sa conversation.

- On aurait dû prévoir un micro, pour la bande-son, chuchota Mathilde, qui s'amusait de plus en plus.

Lucie ne répondit pas, concentrée sur l'entrevue dont elle était témoin. Elle vit le promoteur tenter de prendre tendrement la main de la femme en noir, mais cette dernière retira son bras brusquement. Elle lui parla ensuite quelques minutes, avec une dureté manifeste. Résigné,

Chapitre 5

Un thé russe pour la mise en bière

- *mercredi* -

l'athlétique Di Cecco s'affaissait de plus en plus, perdant très visiblement de sa superbe. Quand la femme eut terminé, elle se leva et sortit sans se retourner. Di Cecco resta un instant prostré, puis se leva à son tour et sortit lentement.

Mathilde regarda Lucie d'un air de pitié amusée.

- Et sinon, tu veux qu'on file quelqu'un d'autre, ou bien on rentre ? J'enfilerais bien une salopette et des bottes.

Frustrée, Lucie ruminait une colère sourde. Son impulsion était ridicule, elle le savait. Jusqu'alors, elle n'avait eu que des soupçons, qu'elle alimentait par des théories qui s'écroulaient. Mais elle ne parvenait pas encore à abandonner, et elle se remémora la photographie souriante de Mme de Vocker publiée dans le journal. Sa mort était peut-être un accident, mais il y avait tout de même des zones d'ombre à éclaircir.

Elles furent interrompues par un serveur en noir et blanc qui se matérialisa devant elles, moustache impeccable, plateau greffé sur un bras à l'angle droit parfait, et souriant à pleines dents.

- Et pour les baronnes, ce sera quoi ?

- Je prendrais une petite eau chaude avec de l'Earl Grey, et une ciguë pour ma copine,

Le cimetière de Boisseval est un petit cimetière de campagne, entouré d'un muret qui fut jadis blanc. On y entre par une grille de fer qui grince, et l'on piétine un gravier grisâtre qui sépare les sépultures plus ou moins fleuries des défunts du canton. Riche ou pauvre, chacun a sa place ici, du moment qu'il habite le secteur. Devant le caveau familial où l'attendait depuis une dizaine d'années son époux, le cercueil de Mme de Vocker était entouré d'une centaine de personnes, qui se recueillaient en écoutant l'oraison d'un curé fatigué et asthmatique. Lucie, Mathilde et Jacques, vêtus de noir, se tenaient en retrait du groupe.

- Eh bien, il y en a du monde tout de même, chuchota Lucie.

- Elle était appréciée de beaucoup de gens, répondit Mathilde

- J'aimerais bien voir tous mes amis rassemblés pour le mien...

- Si c'est ton enterrement, tu ne les verras pas.

- Ah oui, tu as raison.

Jacques, raidi par la gravité du contexte, les fusilla du regard. Quelle que soit la

cérémonie, il mettait un point d'honneur à en respecter les codes et il se scandalisait de l'attitude désinvolte des deux amies. En se dandinant pour mieux voir, elles se mirent à observer les proches et repèrent Gérard. Engoncé dans un costume sombre un peu étriqué, il semblait prier, la tête basse.

- Tiens, ce doit être le fils, là-bas.

Derrière le rideau de corps qui les empêchait de bien voir, elles aperçurent un homme d'une cinquantaine d'années, effondré, qui posait un lys blanc sur le cercueil. Il reprit position derrière le prêtre. C'est alors que Lucie faillit s'étouffer en voyant une femme se signer devant le cercueil : c'était la femme que Di Cecco avait rencontrée dans le café la veille ! Deuxième surprise, elle reprit place auprès du fils de Mme de Vocker et lui tint la main, arborant une contrition retenue de circonstance. Lucie, elle, ne put se contenir.

- Ce n'était pas un accident ! J'avais raison, lâcha-t-elle dans un souffle rauque.

- C'est sa femme ! ajouta Mathilde.

- Oui, et elle le trompe, ou l'a trompé avec le promoteur qui lorgne sur le terrain. Là, on tient quelque chose !

Elles restèrent à observer le couple, qui recevait les condoléances de l'assemblée.

- Regarde à gauche, là-bas, glissa Mathilde.

Lucie s'étonna de voir Di Cecco prendre son tour et saluer le mari, qui ne sembla pas ravi de le voir. La femme reçut les condoléances du promoteur de manière très neutre. Di Cecco ne s'attarda pas et repartit, filant devant Lucie et Mathilde sans les remarquer. La pluie commença à tomber et dispersa les petits groupes qui s'étaient formés. Gérard, les yeux embués, passant à côté de Lucie, s'arrêta pour la saluer. Elle lui serra le bras avec tendresse pour l'encourager.

- On ne sait jamais trop quoi dire dans ces circonstances. En tout cas, recevez mes condoléances, je sais que vous aimiez beaucoup cette personne, et si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler.

- Merci beaucoup, merci d'être venue.

- Je passerai vous voir demain, dit-elle.

- Oui, merci, ah non, demain c'est jeudi, et j'ai le marché de Mailly...

- Ah oui, alors plutôt après-demain. Bon courage, Gérard...

En repartant en voiture, Lucie s'installa à l'arrière, tandis que Jacques démarrait en souplesse.

- Allons de suite à la gendarmerie, dit-elle immédiatement d'un ton péremptoire.

- À la gendarmerie ? Mais vous êtes complètement folles, ou quoi ? s'étrangla Jacques.

- Attends un peu, on a juste une intuition, pas de preuve ; tout ça ne veut rien dire, hésita Mathilde.

- De plus, accuser quelqu'un est une chose très grave, poursuivit son mari.

- Mais on ne parle pas d'accuser qui que ce soit, se défendit Lucie, énervée par la résistance de ses amis. On ne peut pas laisser un crime impuni.

Jacques se fâcha presque, crispant ses mains sur le volant.

- Mais c'est une lubie, à la fin ! Il y a des règles, dans ce pays. Respectez au moins le chagrin d'une famille ! Vous allez vous rendre à la gendarmerie, et pour dire quoi, d'ailleurs ?

Mathilde baissa la tête, n'osant contredire son mari. Lucie se mit à bouder et ne dit plus un mot jusqu'à la maison, regardant par la fenêtre les gouttes de pluie qui faisaient la course en glissant sur la vitre. Lorsque la voiture s'arrêta devant chez elle, elle salua brièvement le couple, sans répondre aux regards culpabilisés de Mathilde qui voulait la soutenir.

Ce fut un après-midi pluvieux et morose. Lucie resta chez elle, déjeuna sommairement, et erra sans entrain entre le salon et la cuisine. Elle regarda plus longuement que d'habitude la photo de son mari décédé. C'était elle qui avait pris ce cliché, lors d'une randonnée au Tyrol dont ils avaient profité pour leur cinquième année de mariage, peu de temps avant sa mort. Il se livrait à l'objectif en souriant, les mains sur les hanches, se prêtant sans ostentation au jeu de la pose. Lucie sourit et se rappela l'enterrement, qui avait également réuni beaucoup de leurs proches. Puis, elle chassa la nostalgie. Elle fit un peu de ménage et de rangement, avant de s'octroyer une tasse d'un excellent thé russe – son péché mignon – qu'elle se faisait livrer par les soins d'une boutique spécialisée sur Internet. Elle alluma son ordinateur, répondit à quelques messages d'amis dispersés à travers le monde, qu'elle conservait grâce à ce lien virtuel. Son fils lui avait écrit de Chicago et joignait la photo de la maison où il résidait pour les quelques mois de sa mission. Consultant de haut niveau en informatique de gestion, Patrice passait sa vie entre deux avions et trois maisons et semblait adorer cette vie de célibataire nomade. Même si Lucie l'aurait

préféré marié et sédentaire, elle reconnaissait qu'il avait plutôt bien réussi sa vie. Mais elle n'aurait jamais avoué qu'au bout du compte, son fils ne lui manquait pas tant que ça. Elle se lança dans la confection d'une recette péruvienne à base de poulet, de carottes et d'un tas d'autres ingrédients rangés dans son placard à épices. Elle fut interrompue par la sonnerie du téléphone. C'était Mathilde, surexcitée, qui parlait presque aussi vite qu'un commentateur de course hippique.

- Je rentre à l'instant, je suis trempée, mais ça valait le coup. Ça va, toi ?

- Oui oui, mais tu as fait quoi ?

- Quand on s'est quittées, je m'en suis voulu de ne pas t'avoir défendue. D'autant plus que je suis persuadée que tu as raison. Donc, j'étais en ville pour les courses, sans Jacques, et je les ai vus devant chez le notaire.

- Tu as vu qui ?

- Dominique et Anne-Sophie de Vocker.

- Ah ? Tu connais leurs prénoms ? Tu leur as parlé ?

- Non. Ils sont entrés chez Monnassier, le notaire. Heureusement, comme c'est aussi le nôtre, je suis entrée et j'ai improvisé une question idiote au clerc pour justifier ma présence. Ils étaient à l'intérieur du bureau

du notaire, et la seule chose que j'ai entendue, ce sont des cris. La femme est sortie furieuse, et son mari l'a rattrapée dans la rue. Le temps que je sorte, ils étaient partis en voiture. Alors, je suis retournée voir le notaire.

- Et alors ?

- Il a commencé par me dire qu'il allait bientôt prendre sa retraite, que c'était une bonne chose car la nature humaine le lassait et le déprimait de plus en plus. *Au bout du compte*, m'a-t-il dit, *on dirait qu'il n'y a que l'argent qui compte en ce bas monde.*

- C'est tout ?

- Ben non ! Heureusement que c'est notre notaire depuis quarante ans – il était jeune clerc quand on s'est mariés ; tu penses, on se connaît un peu...

Une demi-heure plus tard, lorsque Lucie raccrocha, elle s'aperçut qu'elle avait laissé brûler son ragoût péruvien. Elle sauva une maigre portion qui avait échappé à la calcination et resta songeuse un instant. Puis, elle se rassit devant son ordinateur, entra les noms « de Vocker » et « Di Cecco » sur Internet. Aussitôt, de nombreuses pages s'affichèrent : heureusement, ces trois-là étaient des personnages suffisamment publics pour que l'on suive leurs parcours aisément.

Chapitre 6

Un café au goût de cendre

- jeudi -

Lucie, qui n'en était pas à ses premières recherches sur Internet, nota sur un bloc les informations qui remontèrent. Elle visita les sites de leurs multiples activités immobilières, recoupant les données avec des articles de presse de l'époque. Elle tomba par hasard sur des photos du mariage de Dominique et Anne-Sophie, posant avec une joie qui semblait assez fausse devant un ensemble de pavillons au style provençal un peu tape-à-l'œil. La légende de la photo précisait que les promoteurs s'étaient unis le jour de l'achèvement des travaux de leur « bébé ». Lucie se félicita d'avoir brièvement travaillé jadis comme aide-comptable. Un emploi qui l'avait profondément ennuyée, mais qui lui servit ce soir à décrypter les bilans et les résultats des multiples sociétés qu'ils avaient montées depuis une quinzaine d'années. Absorbée par ses recherches, elle en avait oublié de dîner, mais au bout de plusieurs heures, elle avait reconstitué globalement la vie publique et professionnelle des de Vocker, et de Di Cecco, ainsi que les liens enchevêtrés qui les associaient. Beaucoup plus tard dans la soirée, les yeux rouges et le cerveau saturé, elle éteignit sa machine, monta se coucher et s'endormit immédiatement d'un sommeil sans rêves.

Le lendemain matin, Lucie se leva d'un bond, bien après le soleil, qui faisait son retour en force. Elle se sentait reposée, l'esprit clair, sûre d'elle et de ce qu'elle allait faire. Elle était affamée, et déjeuna de bel appétit, s'octroyant une tartine de miel en supplément. Puis elle fit sa toilette et s'habilla rapidement, avant de se jeter sur le téléphone.

- Monsieur Di Cecco ?

- Lui-même.

- Lucie Eskaru, j'aimerais vous rencontrer au plus vite.

- Écoutez, si c'est au sujet du Val de Rêve, mon adjoint, Bruno Busard, se fera un plaisir de...

- C'est effectivement au sujet de Val de Rêve, mais plus particulièrement sur l'opportunité de récupérer le terrain de feu Mme de Vocker. Vous savez, l'endroit où il serait supposé y avoir un golf...

Un court silence. Lucie aurait juré entendre déglutir Di Cecco, qui accepta de la voir dans l'heure, mais à l'extérieur de son agence, dans le même café du centre-ville où elle l'avait pisté. Elle raccrocha calmement et

se prépara. Le beau temps était revenu et elle se sentait d'humeur optimiste, voire combattante. Elle mit son casque lentement, comme un chevalier portant son heaume avant de partir à l'assaut, et sortit son solex du garage. Elle le poussa jusque dans la rue, enfourcha son destrier mécanique tout en pédalant énergiquement pour le lancer. Pour une fois, l'antique cyclomoteur ne renâcla pas et démarra dans un bruit de moulin à café tournant à vide. Elle traversa une partie de la ville, saluant au passage Josette qui sortait de chez le coiffeur, et se gara à une dizaine de mètres du café, soucieuse de ne pas paraître trop originale. Comme à chaque fois qu'elle verrouillait l'antivol et son casque, Lucie ne pouvait s'empêcher de se demander qui pourrait bien vouloir lui voler un tel engin, au demeurant si pratique. Elle se recoiffa d'un geste et, lorsqu'elle entra dans l'établissement, elle vit Di Cecco qui touillait machinalement son café. Il se leva à son approche et Lucie commanda un thé au serveur à moustache, qui ne la reconnut pas.

- Bonjour, Madame, nous nous sommes déjà rencontrés ?

Lucie se souvint de son déguisement un peu excessif de l'avant-veille et pria pour que

Di Cecco non plus ne fasse pas le lien.

- Non, absolument pas. Je suis une proche de Mme de Vocker et je voulais vous poser quelques questions.

- Allez-y...

Le promoteur semblait en position de défense, mais elle sentait la démission intérieure de celui qui avait déjà perdu le combat, sans pour autant baisser la garde, plus par habitude que pour sauver l'honneur.

- Avez-vous prévu de construire ce terrain de golf ?

- À vrai dire, c'est un excellent levier au niveau commercial, mais ce n'était pas encore certain...

- C'est-à-dire, plus concrètement ?

- Nous n'avons rien signé...

- Mais au départ, le choix de ce terrain, ce n'est pas dû au hasard ?

- Écoutez, je suis un homme d'affaires. Cet emplacement présentait certains avantages.

- Vous aviez rencontré Mme de Vocker pour lui faire une proposition ?

- Non, pas directement.

- Ah bon ? Vous lancez un programme immobilier sans avoir le terrain ? Vous m'inquiétez.

- Je savais que l'on pourrait trouver une

solution à terme.

- Comme celle de récupérer plusieurs hectares de terrain pour pas cher, c'est ça ?

- Non, les prix du marché sont là.

- Sauf quand le propriétaire, ou plutôt le futur propriétaire, est votre obligé.

Di Cecco fut sauvé par le serveur qui apporta le thé de Lucie. Il le laissa repartir avant de reprendre, la voix plus basse qu'auparavant.

- Écoutez, vous avez l'air renseignée, la mort de Mme de Vocker est une tragédie et je ne voudrais pas passer pour le charognard de service, déjà que notre profession est souvent mal perçue par le public...

- Bon, on ne va pas pleurer ensemble, mais la mort de Mme de Vocker, qui est déjà assez curieuse en soi, semble tomber à point nommé, non ?

- Qu'est-ce que vous insinuez ?

- Rien, ce que je cherche, c'est à qui profite le crime !

- Le crime ! Mais... mais, c'est un accident.

- En apparence, mais je n'aimerais pas être à votre place si la gendarmerie se mettait à faire une vraie enquête...

Di Cecco sortit de ses gonds.

- Écoutez ma petite dame, menaçait-il à son tour, je ne sais pas pourquoi vous êtes là, ni

ce que vous voulez, mais vous avez intérêt à être très précise dans ce que vous affirmez.

- En fait, mon grand monsieur, c'est peut-être vous qui allez devoir expliquer comment vous vous retrouvez mêlé à un meurtre, meurtre qui semble vous arranger, puisque l'héritier est déjà en affaires avec vous.

- Quoi ! Vous m'accusez de meurtre ! Je vous répète, c'était un accident, à ce que je sache.

- Tss-tss, je n'ai pas dit que vous l'aviez commis. Un accident, peut-être, mais il y a quand même une situation troublante, vous en conviendrez. Vous êtes liés depuis plus de dix ans avec les héritiers, et votre terrain de chasse, jusqu'alors, c'était plutôt le Sud de la France...

Lucie avait assené ce dernier argument avec une certaine fureur, et elle sut qu'elle avait brisé la carapace du promoteur, qui se décomposait.

- Qu'est-ce que vous voulez ? De l'argent ? Pourquoi venez-vous ici ?

- Je veux juste comprendre, parce que ce n'est pas clair. On a une vieille dame qui est morte et il me semble qu'on aurait pu éviter ça...

- Bon, écoutez, sortons d'ici.

Lucie avala une lampée de son thé sans le finir, et suivit Di Cecco qui quittait le café. Ils

marchèrent quelques minutes dans le square ombragé de la place Vauban. Tête baissée, Di Cecco affichait un mutisme songeur.

- Monsieur Di Cecco, mettez votre orgueil de côté un instant, incita Lucie.

L'homme sembla se reprendre, inspira longuement et raconta.

- Dominique de Vocker et moi nous sommes rencontrés il y a pas mal de temps. Son agence commençait à prendre de l'ampleur et moi-même, je venais de vendre un important programme résidentiel sur Menton. Naturellement, nous avons fait des affaires ensemble. J'ai monté un projet sur lequel il devait vendre les lots. Ça ne s'est pas passé comme prévu, je ne m'étais pas rendu compte qu'il n'était pas encore, comment dire, stabilisé au niveau financier. Pour des raisons de trésorerie qui lui sont propres, il a bradé les lots et il me doit pas mal d'argent. Je n'ai pas été assez pugnace pour lui réclamer mon dû, et j'ai pensé que cette opération pourrait nous renflouer tous les deux. Voilà, c'est tout.

- Non, ce n'est pas tout. C'était avant ou après avoir séduit la femme de votre partenaire ? Et est-ce pour cela que vous ne réclamiez rien ? Di Cecco s'arrêta, releva la tête, regarda Lucie

avec étonnement, ne dit rien et sembla digérer l'information. Il poursuivit après un temps.

- Écoutez, j'ai rencontré Anne-Sophie à une réception, et c'est vrai, nous nous sommes plu. À l'époque j'étais marié. On peut dire que c'est elle qui m'a un peu... forcé la main... ne souriez pas...

- Personnellement, j'ai eu trois maris, mais toujours un à la fois !

- Bref, au départ notre relation était aussi torride que... désintéressée. Ça a duré plusieurs années, Dominique n'en savait rien et, de mon côté, j'ai quitté ma femme. Mais avec la dette de Dominique, Anne-Sophie a commencé à envisager l'opération de Boisseval. Elle avait tout prévu. La vente de la maison, son divorce, et une nouvelle vie pour nous deux. J'étais sur un petit nuage, car je vivais une belle relation avec une femme que j'aimais, et je me disais que je pourrais en plus récupérer mon dû. Évidemment, je n'avais rien vu venir. Je sais qu'elle a fait pression sur Dominique pour qu'il parle à sa mère, mais Mme de Vocker a toujours refusé de vendre son terrain et sa maison. Je patientais, et rien ne se passait. J'ai commencé par émettre des doutes et quand j'ai parlé de laisser tomber l'opération, Anne-Sophie m'a juré qu'il y aurait bientôt du

nouveau. Mais je pense maintenant qu'elle me manipulait pour éviter que je n'intente une action juridique...

Lucie, un peu émue par l'effondrement de son interlocuteur, apporta une précision.

- J'ignore si vous le savez, mais les affaires de cette femme et de son mari étaient liées, plus qu'il n'y paraissait. Il avait déjà beaucoup alimenté le déficit de son épouse, par des moyens que le fisc aurait pu réprover.

- Non, je ne le savais pas, mais ça ne m'étonne qu'à moitié. De toute façon, depuis quelque temps, mes rapports avec cette femme se sont singulièrement dégradés. Quant à l'aspect financier de cette opération, je crois que ça va être un fiasco... En revanche, si vous pensez que je suis un criminel, vous faites erreur.

Lucie resta silencieuse, affichant mieux qu'avec des mots un sérieux doute sur cette affirmation.

- ... Toute la semaine dernière, j'étais à Nice, pour un projet qui ne verra finalement pas le jour, lui non plus. C'est complètement vérifiable, croyez-moi.

Lucie laissa le promoteur à la déprime qui l'attendait certainement pour les mois à venir, et l'imagina mentalement voyageant en transports en commun dans un costume

bon marché, pour se rendre à sa banque et quémander un chéquier. Elle chassa l'image en se disant qu'il y avait plus malheureux sur terre. Elle reprit son solex, qui cette fois-ci refusa de démarrer, et elle en fut réduite à pédaler avec difficulté pour rentrer chez elle. Quand elle ouvrit la porte, le téléphone sonnait. C'était Mathilde, qui l'avait vue passer devant chez elle en peinant.

- Jacques dit que tu devrais t'acheter une voiture.

- Tu me vois passer le permis, à mon âge ?

- Tu faisais quoi, en centre-ville ?

- Je jouais au golf...

Chapitre 7

Une confrontation qui sent la poudre

- vendredi -

Lorsque Gérard pénétra avec son camion dans la propriété de Mme de Vocker, il reconnut au loin la voiture de Mathilde, déjà garée devant la demeure. Intrigué, il différa le déchargement de la caisse isotherme qu'il venait d'acheter et entra directement dans la maison. Lucie et Mathilde étaient installées dans la cuisine et sirotaient une tasse de café en compagnie de Mme Chabal, une petite femme toute sèche aux yeux clairs et au sourire timide. Lucie se leva, ignorant la mine stupéfaite de Gérard, qui refusa d'un geste le café qu'on lui proposait.

- Ah ! Gérard, bonjour, dit-elle d'un ton enjoué. Nous parlions justement avec Mme Chabal en vous attendant, c'est elle qui nous a ouvert. Mathilde lui fit un petit signe de main. Gérard s'immobilisa.

- Euh... Bonjour, je suis désolé, c'est vrai que je vous avais proposé de passer, mais le fils de Mme de Vocker ne devrait pas tarder et...

- Justement, coupa Lucie en souriant, nous voulions absolument faire sa connaissance, surtout s'il est avec sa femme.

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'ils entendirent le bruit d'une voiture qui se garait. Ils virent

par la fenêtre Dominique et Anne-Sophie de Vocker descendant de voiture, l'air morose. Anne-Sophie regarda la voiture de Mathilde en fronçant les sourcils, et tourna la tête vers la maison d'un air intrigué. Placée près de la vitre, Mme Chabal se recula promptement de son champ de vision et se mit en quête d'une tâche ménagère devenue soudain urgente. Lucie se rapprocha de Gérard, qui se dirigeait vers l'entrée.

- Gérard, je suis consciente que nous nous immisçons un peu dans cette histoire, lui glissa-t-elle, mais je ne vous demande qu'une chose : présentez-nous comme vos amies de passage et je vous jure que, dans dix minutes, nous serons reparties.

Gérard la regarda, l'air ennuyé. Mathilde et Lucie semblaient tellement sûres d'elles qu'il acquiesça brièvement. Ils laissèrent une Mme Chabal très soulagée de rester seule en cuisine, et accueillirent les arrivants au moment où ils entraient, apparemment peu ravis de tomber sur des visiteurs.

- Je vous présente mes amies, venues... pour ... pour me saluer avant de partir en voyage, balbutia Gérard.

Ils se firent un signe de tête, sans se serrer la main. Dominique avait les yeux fuyants et

Anne-Sophie scrutait Lucie et Mathilde avec une aigreur mal cachée, malgré le masque de courtoisie figée qu'elle affichait.

- C'est-à-dire, dit-elle d'un air hypocritement plaintif qui ne trompa personne, nous sommes un peu fatigués et nous voudrions...

Lucie la coupa, s'adressant ostensiblement à Dominique.

- Bonjour, je voulais vous présenter nos condoléances pour votre mère. Tout cela est si triste...

Lucie ignora le coup d'œil furieux qu'Anne-Sophie lui lançait. Gérard tentait de disparaître sur place et Mathilde se donnait une contenance vaguement souriante, ne sachant pas vraiment comment la situation allait évoluer.

- Je vous remercie, Mesdames, dit Dominique d'une voix un peu émue. Vous connaissiez ma mère ?

- Pas directement, mais nous étions présentes à l'enterrement...

- Eh bien, Mesdames, intervint Anne-Sophie qui perdait patience, je suis désolée si je vous parais un peu brusque, mais mon mari est assez éprouvé, et...

- Bien sûr, bien sûr, répondit Lucie en immobilisant Gérard, qui amorçait un

mouvement de repli. Mais en fait, il y a une autre raison à notre visite. Nous voulions nous rendre compte du voisinage, car nous projetions d'acheter un bungalow juste derrière, vous savez, avec un terrain de golf, vous êtes certainement au courant ?

Gérard aurait donné un de ses bras pour pouvoir s'échapper et Mathilde regardait son amie, soufflée par son audace. Dominique baissait les yeux et Lucie remarqua qu'il recherchait le soutien de sa femme, qui s'était figée dans une pose de stupeur outrée.

- Je ne suis pas vraiment au courant, plaident-il.

- Il faudrait vous adresser à l'agence, poursuivit Anne-Sophie.

- Ah oui, l'agence de cet homme qui vous a salués à l'enterrement ? enchaîna Lucie.

- C'est une relation d'affaires, dit Dominique, visiblement assez troublé.

- Nous le connaissons à peine, renchérit son épouse.

- Pourtant, une relation d'affaires qui lorgne le terrain de votre mère, dont vous hériterez forcément, pardonnez-moi, mais cela dépasse la simple coïncidence.

Dominique ne répondit pas, mais Anne-Sophie

perdit immédiatement son sang-froid.

- Qui êtes-vous pour nous harceler ainsi ? Pourquoi ne pas nous laisser en paix après cet accident terrible ?

- Justement, poursuivit Lucie, qui sentait la brèche s'ouvrir, je ne suis pas persuadée que ce soit un accident.

- De quoi je me mêle ? Vous insinuez quoi ? Je vous défends de... C'était un accident ! La police l'a confirmé.

- Alors dans ce cas, pourquoi vous braquer dès que l'on vous questionne ?

Piégée, Anne-Sophie se calma aussitôt, lissa son tailleur avec la paume de ses mains, respira et prit un ton exagérément ennuyé pour répondre. Dominique s'était un peu éloigné, et tout le monde dériva doucement vers le centre du salon.

- Soit, que voulez-vous connaître ?

- Votre lien avec cette opération immobilière et M. Di Cecco.

- Et alors ? Cet homme est un homme d'affaires, il a versé des arrhes pour obtenir ce qu'on lui a promis, c'est tout...

- Apparemment, il n'a pas pris que des arrhes.

Anne-Sophie rougit un court instant, mais se contrôla immédiatement. Dominique les

regardait sans comprendre. Anne-Sophie se ressaisit.

- On va récupérer cette baraque, la vendre et puis c'est tout.

Elle n'avait même pas jeté un regard sur son mari, qui baissait la tête, soumis.

- Et une fois l'hypothèque levée, poursuivit Lucie, restera-t-il quelque chose pour rembourser les dettes de vos sociétés ?

Les époux de Vocker échangèrent un bref regard surpris.

- Comment cela ? se défendit Anne-Sophie. Comment êtes-vous au courant ?

- Les nouvelles vont vite dans nos pays. Votre argent vous a permis d'acquérir des parts dans l'agence de votre mari, mais lui a acheté les siennes à la suite d'une donation de sa mère, qui a hypothéqué la maison pour aider son fils à se lancer. Et je crains qu'il n'y ait plus grand-chose à manger sur la bête.

- C'est faux, de toute façon, nous avons un acheteur.

- Ah oui ? L'homme que vous connaissez à peine et que vous avez pourtant retrouvé dans un café la veille de l'enterrement ? L'homme à qui vous devez déjà une belle somme et que vous n'avez pas su ou pu faire patienter plus longtemps ?

Dominique arrêta brusquement de se balancer lentement sur ses jambes. Il fixa Lucie avec des yeux ronds, puis sa femme, et comprit soudain.

- Quoi ? C'était lui ! Et tu continues ? C'était ça, l'histoire du golf ? Je croyais que tu avais laissé tomber, cet homme, cette maison, le terrain, tout ça !

Anne-Sophie, loin d'adopter profil bas, sortit à son tour de ses gonds.

- Laisser tomber tout ça ! Tu es fou ! S'il avait fallu que je t'attende ! Cette opération, c'est ma seule chance de pouvoir vivre dignement. Si ta mère était partie en maison de retraite, on aurait eu tout le temps d'organiser ça, mais non, monsieur hésitait, monsieur tergiversait et résultat, il est presque trop tard...

Vaincu, Dominique s'affaissait, s'excusant presque. Sa révolte n'avait été qu'un feu de paille et il se résignait trop vite, reprenant sa place sous la coupe de son épouse. Mathilde ne put s'empêcher de le prendre en pitié.

- C'était sa maison, justifia-t-il. On ne pouvait pas la lui retirer comme ça.

Il se tourna vers Lucie, la prenant à témoin.

- C'est vrai, j'ai voulu lui faire un peu peur. J'ai dévissé quelques ampoules, saboté le micro-ondes, pour qu'elle se sente en danger

chez elle et qu'elle accepte de s'en aller, mais elle n'a jamais voulu. Jamais je n'aurais pris le risque de la blesser. C'était le seul plan que nous avions décidé. Mais là-dessus, il y a eu cet accident...

Dominique se laissa tomber dans un fauteuil et ne dit plus un mot.

- Eh bien ça n'a pas marché, mais maintenant la providence est avec nous ! glapit Anne-Sophie.

- Et vous l'avez un peu aidée, la providence, rétorqua Lucie

- Pour la dernière fois, je vous demande de cesser vos délires.

- Lorsque vous avez appris que Mme de Vocker s'apprêtait à céder le potager à Gérard, poursuivit Lucie, tout votre jeu de construction s'est effondré. Vous avez paniqué, il fallait agir vite, c'est ça ?

- C'est ridicule, vous n'avez aucune preuve.

- C'est juste !

Lucie sortit alors de la poche de son sac une boîte en plastique noir, de la taille d'un livre de poche, qu'elle ouvrit devant tout le monde.

- Mme de Vocker était bien organisée. Sa boîte de médicaments est équipée de compartiments pour ranger les médicaments à prendre, non seulement pour chaque jour, mais aussi pour

le matin et le soir. Or, il reste une pastille dans la case prévue pour le jeudi soir.

- Et alors, elle a peut-être oublié de la prendre, argumenta Anne-Sophie.

- Ou peut-être ne l'a-t-elle pas prise parce qu'elle ne s'est jamais couchée, ce soir-là ?

Mathilde observa son amie avec stupéfaction, plus surprise qu'elle ait subtilisé les médicaments que des conclusions qu'elle venait de tirer devant eux tous. Dominique restait hébété dans son fauteuil. Bouche bée, Gérard regardait alternativement la boîte noire, Lucie et Anne-Sophie, comme s'il suivait un match de tennis qui se serait disputé au ralenti. Anne-Sophie brisa le silence qui avait suivi la révélation de Lucie.

- Mais vous délirez, ma petite vieille, vous lisez trop d'Agatha Christie.

Lucie, vexée, la regarda d'un œil mauvais.

- Ah bon, peut-être. Alors, dans ce cas, pourriez-vous me suivre...

Elle fonça dans le jardin. Tout le monde la suivit, sauf Dominique, qui resta prostré dans son fauteuil, la tête baissée. Mathilde lui jetait des coups d'œil inquiets tout en trotinant pour tenter de se maintenir à la hauteur de Lucie, car la fureur lui faisait faire de grandes enjambées. Derrière elles,

Mme Chabal et Gérard suivaient plus lentement, tout en évitant de regarder Anne-Sophie, qui accompagnait le mouvement avec une indifférence prononcée. Lucie alla jusqu'au potager et s'arrêta devant le tas de compost.

- Gérard, je peux vous emprunter une bêche ?

Intrigué Gérard lui tendit l'outil. Lucie se mit à attaquer la matière en décomposition, qu'elle étala en la fouillant de sa bêche. Au bout d'un moment, Gérard lui proposa de l'aide.

- Merci, Gérard, mais je préfère calmer mes nerfs toute seule.

Devant le spectacle, Anne-Sophie s'approcha de Lucie, en prenant garde de ne pas fouler le compost.

- Ça vous plaît, de remuer le fumier dans les familles en deuil, persifla-t-elle.

Lucie ne releva pas. Mathilde, terrifiée, se demandait si elles n'étaient pas en train de commettre une gigantesque erreur, et se voyait bientôt noyée dans un océan de honte. Mais Lucie, retournant une motte, poussa un cri de triomphe. Elle lâcha la bêche et plongeait les mains dans le fumier, pour en retirer deux filaments bruns d'adhésif double-face, qu'elle tint du bout des doigts. Elle sourit et se tourna vers Gérard.

- Voilà quelque chose qui ne fera pas de bien à vos plantes...

Tout le monde la regarda comme si elle était devenue folle. Elle se tourna vers Anne-Sophie.

- Vous ne connaissez pas trop les usages de cette maison, n'est-ce pas ?

- Je n'y viens pas souvent, c'est sûr.

- Je me demandais qui, de vous et de votre mari, était le coupable. Mais ça y est, je le sais. Après avoir poussé Mme de Vocker dans l'escalier, vous avez gardé un grand sang-froid pour imaginer votre mise en scène : allumer les lumières de la chambre, défaire le lit comme si elle y avait dormi. Puis vous avez vu le tapis, et, en voulant le jeter sur les marches, vous vous êtes aperçue qu'il était maintenu par un adhésif. Vous avez enlevé cet adhésif, mais il fallait vous en débarrasser. La poubelle de la cuisine était quasiment vide, ça aurait attiré l'attention, alors vous êtes sortie avec, et comme vous n'étiez pas le genre à l'emporter dans votre sac à main, vous l'avez enfoui dans le bac de compost. Votre mari, lui, savait que ce n'était pas une poubelle ordinaire, et n'aurait jamais commis cette erreur : CQFD ! Tous les regards convergèrent vers Anne-Sophie. Le visage blême, celle-ci se troubla

et se retourna vers la maison, comme pour y trouver une aide qui ne venait pas. Elle vit alors son mari, qui la fixait d'un regard perdu. Il tenait un fusil de chasse à la main, pointé sur elle et le petit groupe. Par réflexe, Gérard se mit devant Lucie pour la protéger. Mathilde avait viré au blanc. Anne-Sophie s'immobilisa.

- Chéri, qu'est-ce que tu fais ? Tu ne vas pas penser que... C'est le chagrin...

- Je sais que tu es rentrée très tard l'autre jour, tu as fait l'aller-retour, tu l'as vue, tu as essayé de la convaincre toi-même, c'est ça ? Et finalement, tu l'as fait, tu l'as tuée. Tu ne l'as jamais aimée, mais que tu sois capable d'aller jusque-là...

- Mais pas du tout ! Tu ne vas pas croire cette...

- Les clés !

- De quoi parles-tu, quelles clés ?

- Les clés de la maison de ma mère, répéta Dominique fiévreusement, s'avançant vers sa femme. Il a bien fallu que tu refermes la porte derrière toi, en repartant. Tu avais tout prévu !

- Mais non, je ne les ai pas prises. Chéri, tu déliras. Oui, je suis allée la voir, mais c'était juste pour parler...

- Tu m'appelles chéri, maintenant, je vais t'en donner du chéri...

- Pose ça tout de suite, sinon...

Dominique appuya sur la détente. Une décharge de chevrotine toucha Anne-Sophie au bras. Elle s'effondra sur le compost. Horrifié par son geste, Dominique laissa pendre l'arme vers le sol, regarda un instant Lucie, Gérard et Mathilde, tétanisés par le bruit de la détonation. Puis il releva le canon du fusil vers son visage, mais Gérard bondit et lui arracha l'arme des mains. Dominique se laissa glisser à terre, presque soulagé.

- Ça y est, c'est fini... enfin ! Je... je renonce à mon héritage, j'irai en prison, Gérard, prenez le domaine, faites-en quelque chose de bien, on verra pour les papiers... Je suis fatigué de cette vie, ça fait trop longtemps. Il fallait que ça se termine. La course à l'argent, l'amour factice, forcer ma propre mère à quitter sa maison, et maintenant, s'apercevoir que c'est ma femme qui a fait ça. Je n'ai rien vu venir. Je veux me reposer, me reposer...

Il se tut, prostré à même le sol, les yeux dans le vide. Face à lui, sa femme blessée gémissait faiblement, mais il ne la regardait pas. Gérard s'était précipité vers la maison pour appeler les secours, croisant Mme Chabal qui accourait pour tenter de soigner Anne-Sophie.

Ébranlées par la tournure des événe-

ments, Lucie et Mathilde se regardèrent en silence, immobiles dans la chaleur montante de la matinée. À cet instant, elles partageaient les mêmes sentiments contradictoires, entre fierté d'avoir résolu le mystère de la mort de Mme de Vocker et la culpabilité d'avoir provoqué un si tragique dénouement. Il fallut la sirène de l'ambulance pour les rappeler progressivement à la réalité.

Épilogue

Une orangeade bien méritée

- samedi -

- Quelle semaine !

Lucie profitait une fois de plus de « son » fauteuil de jardin chez Mathilde et Jacques. Mathilde lui servit une simple orangeade, tout en évoquant les événements de la veille.

- Cette nuit, j'ai fait de ces cauchemars !, dit Mathilde en se rasseyant.

- Tu parles, j'ai bien cru qu'il allait nous tirer dessus.

Jacques observait un silence de réserve, seul moyen qu'il avait trouvé pour ne pas les féliciter de leur opiniâtreté. Il avait encore en tête toutes les critiques qu'elles avaient essuyées de sa part. À sa décharge, il avait stoïquement enduré le compte-rendu interminable et enthousiaste que lui avait fait Mathilde pendant toute la soirée, ainsi qu'une seconde séance dans la matinée.

- Y a un truc qui me chiffonne, reprit Mathilde. Comment tu pouvais être sûre que l'adhésif était dans le compost ?

- À vrai dire, je n'en étais pas certaine. C'était un coup de bluff.

Lucie et Mathilde éclatèrent de rire, devant un Jacques scandalisé.

- Et si tu t'étais trompée ? Vous imaginez ?

Elles ne répondirent pas et continuèrent à glousser comme deux écolières.

- J'ai vu Gérard au marché, ce matin, dit Lucie. Di Cecco l'a appelé, il devrait l'aider à monter le dossier pour le terrain et ils ont parlé de faire des chambres d'hôtes dans la maison... Je crois qu'il nous en veut un peu de l'avoir bousculé, mais il est content.

- En tout cas, Anne-Sophie a survécu, se rassura Mathilde.

- Comme les mauvaises herbes ! En plus, ils ont chacun porté plainte l'un contre l'autre !

- Tu crois qu'ils seront dans la même prison ?

- Ils pourraient se voir au parloir toutes les semaines...

- Et jouer au golf dans leur cellule !

Lucie et Mathilde pouffèrent à nouveau, se renversant dans leur fauteuil.

- Vous êtes des gamines !, gronda Jacques, qui se sentait exclu de leur hilarité.

Mathilde lui cloua le bec.

- C'est toujours mieux que d'être un vieux grinchon.

Mouché, le vieux grinchon en resta coi. Puis il se leva et embrassa sa femme, avant de se rasseoir maladroitement, bousculant la table et faisant choir la carafe d'orangeade, qui se brisa dans un grand éclat de rire.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce livre se veut une récréation ludique et une passerelle « à suspense » pour aborder un sujet très grave, qui nous concerne tous ; celui des Accidents de la Vie Courante. Si Mme de Vocker est morte, ce n'est pas dû à un accident qu'elle avait tout fait pour éviter en sécurisant bien sa maison (avec l'aide bienveillante de Gérard, l'ami de Lucie), mais à l'intervention criminelle de sa belle-fille.

En effet, sans la cruauté et l'âpreté au gain de cette dernière, Mme de Vocker, cette charmante septuagénaire, aurait poursuivi sa vie, en toute indépendance, pendant de longues années.

Dans le monde réel, sauf cas exceptionnel, il n'y a pas de meurtrier qui nous guette.

Ce qui implique que les initiatives de Mme de Vocker pour rendre sa maison plus sûre auraient produit leur résultat ; celui de permettre à une femme dynamique – mais moins alerte physiquement – d'éviter un drame et de préserver son autonomie.

3 ACTEURS UNIS CONTRE LES ACCIDENTS DE LA VIE COURANTE

L'Institut national de la consommation (établissement public à caractère industriel et commercial), la **Commission de la sécurité des consommateurs** (autorité administrative indépendante créée par la loi du 21 juillet 1983) et **Macif Prévention** se sont unis pour lutter contre les Accidents de la Vie Courante, l'un des problèmes de santé publique les plus épineux qui soient. Corédacteurs d'un livre blanc sur le sujet remis au gouvernement en 2008, coauteurs de la charte contre les AcVC et de l'appel relatif à l'éligibilité de ce combat au statut de Grande Cause nationale, ils ont souhaité aller encore plus loin, en offrant au plus grand nombre des outils de lutte diversifiés, simples, efficaces et ludiques. Le livre que vous venez de lire en fait partie.



Les « AcVC » : un fléau national !

Chaque année, les Accidents de la Vie Courante (AcVC) sont responsables du décès de plus de 19 000 personnes. Il se produit 11 millions d'accidents de ce type par an, qui entraînent 4,5 millions de consultations dans les services d'urgence et représentent à eux seuls près de 10 % des dépenses annuelles de santé.

Définition des AcVC

Que sont ces AcVC ? Des accidents d'une grande variété, qui regroupent tous les accidents hors accidents du travail et de la circulation. Les plus importants en nombre et en gravité sont les chutes, suffocations, intoxications, noyades, accidents causés par le feu.

Les seniors face aux Accidents de la Vie Courante

Nous ne sommes pas tous égaux devant les AcVC. Les seniors font partie des personnes les plus exposées. C'est tout l'enjeu de prendre en compte, en amont, les facteurs de risques afin d'adopter des comportements sûrs.

Les chutes représentent **plus de 80 %** des Accidents de la Vie Courante chez les personnes de **plus de 65 ans**.

62 % des chutes des personnes de **plus de 65 ans** se produisent à domicile.

Chaque année, **9 300 personnes de plus de 65 ans** décèdent des suites d'une chute !

Des conseils, des informations, des aides... devenez acteur de la prévention.

► **Voici quelques conseils de bon sens qui vous permettront d'éviter bien des soucis. Pensez-y !**

- **Tapiss et carpettes**

Ne mettez jamais un tapis ou une carpepe en haut d'un escalier. Limitez leur nombre. Dans tous les cas, pensez à les fixer ou à les faire fixer avec un adhésif double face.

- **Éclairage et câblage**

Adoptez des modèles d'ampoule très éclairants, notamment dans les endroits sombres (cave, grenier, descente d'escalier, vestibule, couloir...). Veillez à plaquer les câbles électriques le long des plinthes afin d'éviter de les faire courir en travers d'une pièce.

• Sols

Attention aux sols carrelés fraîchement lavés. Mouillés, ils s'avèrent extrêmement glissants. Les parquets présentent eux aussi un danger important lorsqu'une latte s'est soulevée. Si tel est le cas, pensez à la faire réparer par un proche ou un artisan.

• Salle de bains, toilettes

Pensez à fixer ou à faire fixer des barres d'appui dans la salle de bains et les toilettes pour vous aider à vous relever, et placez un tapis antidérapant dans le fond de votre baignoire et de votre douche.

• Chaussure à son pied

Un grand nombre de chutes proviennent par ailleurs d'un problème de chaussures. En effet, des chaussures – ou chaussons – qui ne tiennent plus aux pieds peuvent entraîner des pertes d'équilibre. Pensez à en changer de manière régulière.

• Animaux de compagnie

Chats et chiens peuvent avoir des comportements imprévisibles, se retrouver facilement dans vos jambes et vous faire tomber. Ne les perdez pas de vue, notamment lors de vos déplacements.

• Rangement

Évitez de placer en hauteur des objets dont vous vous servez quotidiennement, comme la vaisselle. Cette précaution vous évitera d'avoir à monter sur un tabouret ou un escabeau, par définition instables.

• Préservez votre équilibre

Une hygiène de vie inadaptée fragilise l'organisme et augmente les risques de chute. Une alimentation équilibrée et une activité physique régulière sont essentielles. Respectez un rythme quotidien de trois repas et une collation en essayant de manger au moins cinq fruits et légumes, trois produits laitiers variés, des féculents à volonté et deux fois des protéines. Évitez les excès de sucre et de matières grasses et buvez au minimum un litre d'eau chaque jour.

- **Faites bon usage des médicaments**

Si vous devez suivre plusieurs traitements, attention aux interactions médicamenteuses. N'oubliez pas de signaler aux professionnels de santé tout traitement en cours et consultez régulièrement votre médecin pour réévaluer vos besoins. Évitez les erreurs de prise en vous fabriquant un aide-mémoire ou en utilisant un pilulier. Évitez également l'automédication.

- **Souciez-vous de votre bien-être**

Rester en bonne santé, morale comme physique, contribue grandement à prévenir les risques d'accident. N'hésitez pas à vous adresser aux professionnels de santé et paramédicaux pour faire le point sur votre situation. Des bilans réguliers sont utiles pour dépister d'éventuels déficits visuels ou auditifs ou des pathologies naissantes, comme pour bénéficier de conseils si vous éprouvez des difficultés morales ou affectives (peur, isolement, problème de sommeil, etc.).

- **À l'extérieur, regardez où vous posez le pied !**

Restez attentifs à tous les obstacles au sol : dénivellations, sol rendu glissant par la pluie, les feuilles mortes, le verglas ou les déjections canines.

Dans le jardin, rangez les outils et accessoires tels que le tuyau d'arrosage, susceptibles de rendre votre cheminement dangereux. Et, si vous montez sur un escabeau ou à une échelle, assurez-vous de leur stabilité.

- **Des déplacements sereins**

Sur la voie publique, évitez toute précipitation, ainsi que les mouvements de foule. Prenez garde à tous les véhicules susceptibles de se déplacer sans bruit, tels que skateboard, roller ou vélo.

► **Il suffit parfois de quelques travaux pour améliorer la sécurité de votre domicile. De nombreuses aides financières existent pour contribuer à des aménagements utiles.**

- **La fédération PACT, réseau de 145 opérateurs au service de l'amélioration de l'habitat**, intervient auprès des personnes qui souhaitent sécuriser leur logement. Elle les accompagne depuis la phase initiale de conseil jusqu'à la réalisation d'un projet, en passant par le montage de dossiers administratifs et financiers.

Pour connaître les coordonnées de l'association la plus proche de chez vous :

<http://www.pact-arim.org>

Tél : 01 42 81 97 70

- **Les départements et communes (via les Centres communaux d'action sociale)** proposent souvent des aides financières à l'amélioration de l'habitat.

- **L'Agence nationale de l'habitat** accorde des subventions pour l'amélioration de l'habitat.

<http://www.anah.fr>

Tél : 0826 80 39 39

- **Les Caisses d'allocations familiales** proposent aux allocataires un prêt à l'amélioration de l'habitat au taux de 1 %. Il peut atteindre 80 % des dépenses engagées dans la limite de 1 067,14 euros, et il est remboursable en 36 mensualités égales*.

- **Certaines caisses de retraite et institutions de retraite complémentaire** proposent des aides pour améliorer l'habitat, à condition qu'il s'agisse de votre résidence principale.

Les avantages fiscaux

Si vous faites appel à un professionnel pour réaliser des travaux d'amélioration de votre habitat d'ici au 31 décembre 2011, vous pouvez bénéficier d'une TVA à 5,5 % au lieu de 19,6 %. Cette mesure concerne les logements d'habitation achevés depuis plus de deux ans, que vous en soyez propriétaire, locataire ou simple occupant.

Pour les **dépenses d'installation ou de remplacement d'équipements** spécialement conçus pour les personnes âgées, vous bénéficiez d'un crédit d'impôt égal à 25 % du montant des dépenses (dans la limite d'un plafond déterminé).

Par ailleurs, **les petits travaux permettant la mise en sécurité du logement entrent dans le cadre des services à la personne.**

À ce titre, ils ouvrent droit aux avantages fiscaux et sociaux dont bénéficient les services à la personne. Le financement par un tiers (mutuelle, collectivité locale, entreprise...) de l'audit du domicile et des petits travaux pourra ainsi être versé sous forme de Chèques emploi service universels (CESU) préfinancés sur le modèle du chèque-restaurant.

D'autre part, toute personne âgée qui effectuera

de petits travaux à domicile bénéficiera, sur la main-d'œuvre, d'une réduction d'impôt égale à 50 % des sommes qui seront effectivement restées à sa charge*.

Un guichet unique pour vous conseiller et vous informer :

les Centres locaux d'information et de coordination (CLIC).

Guichets d'accueil, de conseil, d'orientation et d'accompagnement des personnes âgées, les CLIC se situent dans une triple logique de proximité, d'accès facilité aux droits et de mise en réseau entre les professionnels (professions de santé, d'accompagnement à domicile et de l'aménagement de l'habitat) et les différents acteurs locaux.

<http://clic-info.personnes-agees.gouv.fr>

Vous saurez tout sur les chutes et les moyens de les prévenir...

Causes, conséquences, moyens de prévention, méthodes de dépistage des risques, avancées scientifiques... **www.protec-chute.com** est le premier site européen d'information et de conseil sur les chutes des personnes âgées.

* En date de juin 2010, susceptible d'évolutions.

► La prévention passe aussi par le bien-être de la personne. Une alimentation saine, un environnement social rassurant, une prise en charge des troubles liés à l'âge (vision, mémoire, locomotion...) contribuent à éviter nombre d'accidents. S'informer, faire le point et participer à des ateliers peut vous aider.

• **Les caisses d'assurance maladie, d'assurance vieillesse, caisses de retraite et régimes complémentaires** peuvent proposer des actions d'information et des bilans de prévention qui abordent les champs médical, social et psychologique. Certains complètent cette approche par un accompagnement personnalisé et des ateliers sur des thèmes variés : sommeil, équilibre, mémoire, nutrition, médicaments... Des actions en faveur du bien-vieillir qui aident à éviter les risques de la vie courante.

• Renseignez-vous également auprès du **CHU le plus proche de votre domicile**. Certains (ceux de Lille, Poitiers et Montpellier, notamment) mettent en place des projets multidisciplinaires intéressants pour évaluer les risques et les prévenir.

• **Des associations telles que la Fédération française EPMM Sports pour tous ou SIEL Bleu (Sport initiative et loisirs)** proposent des programmes de prévention des chutes basés sur des ateliers de développement de l'équilibre, combinés à des conseils de prévention sur la nutrition et les comportements à risque. À travers son service Domi SIEL, l'association SIEL Bleu propose également des programmes d'activités physiques adaptées à domicile, qui bénéficient des avantages fiscaux liés au CESU (*voir ci-dessus*).

www.sportspourtous.org
Tél : 01 42 72 95 55

www.sielbleu.org
Tél : 0820 825 686



ACVC AGISSONS!

Accidents de la Vie Courante



- Ustensiles 2011 -

Tapis rouge

Lucie et Mathilde s'intéressent de près à un accident survenu à Mme de Vocker, riche septuagénaire tombée dans l'escalier de sa maison de Boisseval, un hameau situé à quelques kilomètres d'Avallon. Accident ? Machination ? Les deux femmes auront bien du mal à faire le tri entre les faux-semblants et les appétits des uns et des autres. Une enquête pleine d'humour qui démontre l'efficacité de ce drôle de duo.

PREVENTION



Commission de la Sécurité des Combustibles

